



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 24 | 24.06.2018

Le droit de dire NON

La fin d'un monde (2)

Le nouveau Rideau de Fer

**La Coupe du monde,
autre visage de la Russie**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Le sujet arrive en dernière minute, mais il me semble suffisamment important pour mériter une mise au point. Ce samedi 23 juin, la Radio Suisse romande m'a contacté pour un débat au sujet du scandale survenu lors du match Suisse-Serbie (2:1) joué la veille. Lorsque j'ai été en mesure de reprendre la liaison, la journaliste ne m'a plus répondu.

L'incident est suffisamment sérieux pour ne pas passer simplement à la trappe. Les buteurs suisses Granit Khaka et Xherdan Shaqiri, tous deux d'origine albanaise du Kosovo, ont tous deux fait le signe de l'aigle bicéphale, un geste communautaire et nationaliste — mais nullement helvétique bien entendu.

Voici ce que j'aurais eu à dire, non en tant que Serbe, mais en tant que citoyen suisse (et j'aurais tenu les mêmes propos en cas de provocation nationaliste serbe):

1) Lors de ce match, la plupart des joueurs, tous les buteurs ainsi que les deux entraîneurs provenaient de l'ex-Yougoslavie. On pourrait s'interroger dès lors sur la signification de certains drapeaux nationaux dans le sport moderne.

2) Ce geste politique répété était soit prémédité, ce qui dénote d'une extrême déloyauté vis-à-vis du pays d'accueil; soit spontané, ce qui témoigne à la fois de l'imbécillité de ces joueurs et de leur degré d'«intégration» au sein du pays où ils ont été formés et dont ils défendent le drapeau. A la différence d'un Valon Behrami, qui fait preuve d'un réel patrio-

tisme suisse, la croix blanche ne signifie manifestement rien pour ces gens-là. Ce ne sont que des coucous qui pondent leur œuf dans le nid d'autrui.

3) Cela dit, on peut les comprendre. Au temps de la guerre civile yougoslave, la Suisse a soutenu sans nuances la cause de l'indépendantisme albanais au Kosovo, qu'elle fut l'un des premiers Etats à reconnaître. Elle a laissé s'installer des mafias ethniques sur son sol. Elle n'a fait aucun cas du rapport du sénateur suisse Dick Marty sur le trafic d'organes au Kosovo, incriminant les dirigeants locaux reçus à bras ouverts en Suisse. Aux yeux de ces deux jeunes footballeurs incultes, la Suisse est déjà une extension du territoire albanais.

4) Ces provocations sont une affaire intérieure helvétique. Ce pays est le siège des institutions internationales et il vend dans le monde entier sa réputation de neutralité. S'il tolère sans réagir le détournement de son équipe nationale de football au profit d'un nationalisme étranger et violent (l'épuration ethnique est massive dans le Kosovo «indépendant»), cette réputation volera rapidement en pièces. Nombre de bons joueurs immigrés formés en Suisse ont choisi de jouer pour leurs pays d'origine, Kosovo ou Croatie. Il faut inviter MM. Khaka et Shaqiri à rejoindre l'équipe dont ils promeuvent les armoiries en Coupe du monde. Leur maintien dans l'équipe de Suisse serait un indice sûr de ce qu'il adviendra de ce pays dans un avenir proche.

SLOBODAN DESPOT



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le droit de dire NON

Dormeurs, somnambules et éveillés (2)

DANS MON RAYON BLEU, J'AVAIS IMAGINÉ L'EXISTENCE D'UN «CERCLE DES ÉVEILLÉS», D'UNE SECRÈTE CONFRÉRIE DE SAVANTS, DE HAUTS FONCTIONNAIRES ET DE PERSONNALITÉS DIVERSES TOUCHANT DE PRÈS OU DE LOIN À LA DÉFENSE. ILS SE TROUVAIENT AUX ETATS-UNIS, EN FRANCE OU EN RUSSIE, ET ILS ÉCHANGEAIENT DES INFORMATIONS AU PÉRIL DE LEUR VIE AFIN D'ENTRAVER LES VELLEITÉS D'ATTAQUE NUCLÉAIRE DES GRANDES PUISSANCES. MAIS J'AI FINI AUSSI PAR LES RENCONTRER DANS LA RÉALITÉ...

DIVINATIONS

Ce tout petit monde était le fruit de mon imagination, mais l'imagination n'est pas toujours pure fantaisie. L'expérience me dit qu'il existe dans chaque milieu, dans chaque hiérarchie, un petit nombre d'individus qui «pensent autrement», qui ne font pas les choses «comme tout le monde» et qui dans les moments décisifs agissent selon les impératifs de leur conscience et non selon la routine et les directives établies. Toute cité a son Antigone, une âme vivante parmi des milliers de citoyens-esclaves prêts à tout accepter de la part du pouvoir.

Les romanciers sont souvent gratifiés de «voyance». Ils ont comme des antennes pour les choses invisibles. Cela n'a rien de surnaturel: je l'attribue plutôt à la disponibilité et à la transparence psychiques que nécessite l'écriture. S'effacer soi-même permet de mieux capter les «signaux faibles» venant des autres et de la réalité elle-même. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on écrit, le monde devient «un temple où de vivants piliers laissent

parfois sortir de confuses paroles», pour reprendre la belle image de Baudelaire. Bref, tout comme le roman précédent, *Le Rayon bleu* a donné lieu à quelques «synchronicités» qui ne laissent de m'étonner.

La première et la plus évidente était d'ordre visuel. Au-dessus du fameux téléphone noir qui transmettait les messages codés venus on ne sait d'où, j'avais imaginé un «étroit miroir doré s'évasant un peu vers le haut et finissant en ogive» (p. 23). Cet objet de forme bizarre, «démodé dès le premier jour», je l'ai vu tel que décrit dans le roman — mais après sa parution, dans le bureau d'un célèbre footballeur que je visitais pour la première fois!

L'autre coïncidence étonnante était psychologique. Pour donner chair au personnage haut en couleurs de Diana Miles, l'acrobate aérienne, pivot du «club des éveillés» et fille d'un aviateur U. S. de la Deuxième Guerre mondiale, j'avais «emprunté» le tempérament chaleureux d'une bonne connaissance australienne. La pilote était blonde et aventurière,

la dame du monde brune et citadine. Elles avaient peu de choses en commun... sauf un trait profond que j'ignorais. Après la parution du *Rayon bleu*, mon amie australienne m'avait confié qu'elle avait elle aussi vécu, dans les années 1950-1960, dans une terreur profonde de la destruction atomique! Comme Diana Miles, son «clone» littéraire. Et elle ne s'était même pas aperçue que le personnage de roman portait certains de ses traits de caractère. Au personnage du roman, j'avais insufflé à mon insu la phobie d'une personne réelle.

Comme je l'ai noté dans la première partie de cet article, la peur effective de la guerre nucléaire est extrêmement peu répandue. Elle témoigne d'un degré particulier d'«éveil» et de présence au monde. Pour une majorité des humains, envisager cette perspective équivaut à affronter la vision de leur propre mort. Par la suite, j'ai découvert que plusieurs personnes de mon entourage proche partageaient cette phobie indépendamment de la suggestion qu'elles auraient pu retirer de la lecture du *Rayon bleu*. En termes statistiques, on parlerait d'une anomalie inexplicable.

Troisième correspondance troublante: un e-mail que j'ai reçu l'an dernier d'un officier suisse à la retraite. Ce fervent lecteur, qui avait travaillé dans les renseignements militaires, m'assurait qu'il lui semblait revoir, à certains passages, la copie carbone d'un rapport dactylographié qu'il avait lu il y a plus de trente ans et qui décrivait le

même réseau que celui tissé dans mon roman entre les Américains (McLoughrannie et Miles), les Français (Lesmures père et fils) et les Russes (le physicien Kouzmine). J'ai rencontré cet homme pour en savoir davantage, mais aussi pour l'assurer que je n'avais eu accès à aucune archive secrète d'aucun Etat impliqué. Simplement, au vu de l'enjeu et de la situation, il m'était apparu *nécessaire* que de tels gens existent et qu'ils agissent de la sorte.

SOCIÉTÉS SECRÈTES

Les échos et les réactions que m'ont valu mes romans m'ont apporté des enseignements uniques sur la société où je vis et sur les préoccupations réelles des gens, enseignements auxquels je n'aurais jamais eu accès si j'étais resté éditeur et essayiste. La littérature, c'est la vie. Lorsqu'elle est vivante, elle porte bien au-delà de nos sphères habituelles de fréquentations, d'idées, de goûts et de préoccupations. Parlant du *Miel*, mon éditeur m'avait suggéré d'écrire le «roman du roman», de décrire les mille péripéties et rencontres incroyables que m'a valu mon statut d'auteur Gallimard un peu atypique. Ce n'est pas le lieu ici de développer ces observations, mais quelques-unes sont quand même significatives.

La première, la plus «massive», c'est que la littérature contemporaine n'est pratiquement plus lue, en tout cas dans le domaine francophone, que par des femmes. Malgré la thématique très mascu-

**SITE RADAR
ABANDONNÉ
EN EX-URSS.**



line de mes romans, mon lectorat se compose de lectrices à raison de trois quarts environ. Un jour, du côté de la Haute-Savoie, j'avais été accueilli dans une bibliothèque par une quarantaine de dames et deux messieurs qui y semblaient égarés par hasard. Lorsque la responsable a voulu s'excuser pour ce quasi-boy-cott, j'ai improvisé une digression sur le désintérêt des lecteurs masculins pour la littérature que j'ai ensuite transformée en un petit manifeste (Antipresse n° 22 du 1.5.2016). Pour faire simple, je relie cet abandon chez les hommes instruits de l'exploration de l'âme et du coeur — remplacée par des préoccupations à la fois plus sérieuses et totalement dessicantes comme la politique, la géopolitique ou les questions socio-économiques — au «déclin du courage» fustigé par Soljénitsyne et, de manière générale, à l'obsolescence du mâle telle que la décrit Laetitia Strauch-Bonart. Notre civilisation, jusqu'il y a deux

ou trois générations, a été construite et défendue par des hommes énergiques qui connaissaient des milliers de vers galvanisants et qui puisaient nombre de leurs modèles de pensée et d'action dans la littérature. Il n'est qu'à voir les pauvres «références» littéraires des concombres de mer et des paons sans queue qui nous gouvernent aujourd'hui pour comprendre qu'il n'y a rien à attendre d'eux. Pas plus qu'on ne se fiera aux technocrates bardés de «faits» et de «données», mais dont les coeurs lyophilisés confondent la bassesse avec la raison.

J'ai été d'autant plus réconforté, *a contrario*, de découvrir la finesse de lecture et l'ardeur de sentiments de nombre de jeunes étudiants parmi ceux qui avaient lu mes livres et que j'ai pu rencontrer dans les lycées ou les salons. Combien d'entre eux sauront conserver cette fraîcheur du coeur, la seule jeunesse qui ne se fane pas? La poésie, en vers ou en prose,

est un puissant ferment de rébellion contre l'ordre établi et les idées imposées. Le plus puissant, même, à l'échelle des époques et des peuples. C'est sans doute pourquoi, dans les sociétés vieillissantes à propension totalitaire, on s'efforce de la dénaturer en célébrant les fausses valeurs, les sujets narcissiques et les sentiments minuscules. Si la France se fait tailler des croupières par les Anglo-Saxons dans tous les domaines de la puissance, c'est aussi parce qu'elle n'a pas su produire assez de Graham Greene, de John Le Carré et de Philip Roth — ou plutôt qu'elle les a relégués dans le divertissement populaire en leur préférant les petits marquis poudrés à la plume aussi vacillante que leur colonne vertébrale, ou que le cartilage qui en tient lieu. Osez dire, même par provocation, que *Trois chambres à Manhattan* de Simenon vaut tous les Goncourt de l'après-guerre!

Mon tour de France des médiathèques et des petites librairies m'a aussi — et surtout — permis de rencontrer les frères et sœurs réels des éveillés qui sont les héros de mes livres, à commencer par l'apiculteur Nikola et Vera la narratrice

A PROPOS...

*Dans un château
désert, un
vieux téléphone
continue de
sonner...*



du *Miel*. Partout, jusqu'au fin fond des campagnes, un regard serein et pénétrant, une conversation aussi avare de mots que riche de sens, des communions d'idées plus profondes que n'importe quelle connivence politique. Me reviennent en mémoire les artisans philosophes, les grands-mères traductrices, les lycéens qui me poursuivaient entre la librairie et l'hôtel pour ne pas rompre ces échanges trop rares.

Ces milieux sont généralement modestes. Les médiathèques pharaoniques léguées par le tandem Mitterrand-Lang, sont leurs QG et leurs repaires. Parce que le café y est moins cher et le chauffage gratuit, parce qu'ils y trouvent encore un *biotope* articulé autour de la culture et du livre, et non autour du bruit électronique. Ils sont le plus souvent d'une «sensibilité de gauche», mais aussi écoeurés par le *système*, sinon davantage, que ceux qui militent à droite. J'ai été souvent logé par des artistes ou des professeurs qui connaissaient parfaitement mon *pedigree* sulfureux, mais qui n'en ont jamais fait aucun cas. Aujourd'hui encore, je sais que leur porte m'est toujours ouverte et qu'on me réservera la chambre du fiston étudiant, celle avec le poster du Che, le drapeau rasta et le keffieh.

PARADOXES

La culture de «gauche» est certes plus attentive aux impératifs de la conscience que la culture de «droite», qui s'occupe avant tout de l'ordre dans la Cité. N'allons pas

pour autant attribuer des étiquettes politiques à la lutte éternelle d'Antigone et de Créon, de l'esprit et de la lettre. Le fait est pourtant que ma carrière tardive de romancier a peu à peu modifié mon entourage. Le milieu conservateur préoccupé par les idées, ai-je observé, est rarement très réceptif à la littérature en soi. Il y cherche souvent des faits documentaires et des thèses, comme si le style et la narration n'étaient que des artifices mis en place pour mieux «faire passer le message» — bref, la pillule sucrée enrobant le médicament. L'idée que la littérature ait une valeur *en soi*, qu'elle puisse *en tant que telle* nous édifier moralement, spirituellement et même nous apporter une réelle connaissance, est peu comprise dans les milieux politisés. Ceci est encore plus cocasse lorsque ces milieux s'inquiètent de la disparition de la «culture» française, une culture dont la littérature «gratuite», la littérature comme art, est le principal pilier.

Ainsi ai-je pu comprendre *organiquement* ce que je savais déjà intuitivement. Que les «éveillés», ceux qui se réservent à tout moment le droit — et qui consentent à en payer le prix — de dire «non» au système, ne sont ni de droite ni de gauche. Leur appartenance éventuelle à un courant d'idées n'a aucune importance. Ils sont plus souvent inspirés par l'art et la littérature — vents de liberté! — que par les préceptes moraux, sociaux ou politiques. Bien souvent, les «opposants» organisés en clans et en courants ne sont que des *outsiders* rêvant d'occuper les palais du pouvoir. Et ils confondent la liberté avec ses symboles et ses représentations.

La liberté et la littérature n'ont pas de drapeau. Mais ceux qui meurent pour la liberté et pour les drapeaux rivés dans leur coeur sont nourris de littérature. Le déclin de la culture et le déclin du courage en Occident s'enracinent tous deux dans l'oubli de ce paradoxe.

P H O T O B I O G R A P H I E

Albums de famille (18 juin 2018.)

On m'a permis de découvrir un trésor rarissime: l'histoire d'une famille soigneusement documentée par des photographies depuis l'aube du XXe siècle.

Des albums assemblés, rangés, feuilletés avec un respect religieux. Des postures et des visages saisis dans leur spontanéité ou dans des poses étudiées, intimidées par la solennité du moment. On se faisait photographe si rarement... Mais que restera-t-il à nos descendants des milliers de clichés que nous prenons à chaque instant de tout et de tous?

(SD)



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

La fin d'un monde (2)

SI LA MARCHÉ DE RADEZKY EST SANS CONTESTE LE CHEF-D'ŒUVRE DE JOSEPH ROTH, SES AUTRES LIVRES — EN NOUS LIMITANT AUX ROMANS — N'EN OFFRENT PAS MOINS UN INTÉRÊT CERTAIN, DES PREMIERS AUX DERNIERS, D'AUTANT PLUS QU'IL N'APPARTIENT À AUCUN MOUVEMENT PRÉCIS, ET QUE SON ŒUVRE EST AUSSI VARIÉE QU'INCLASSABLE.

La marche de Radetzky, rappelons-le, parut en 1932. L'année suivante, Hitler prend le pouvoir en Allemagne. En 1938, son pouvoir est consolidé et il peut envisager d'atteindre un objectif qu'il s'est fixé de longue date: l'expansion du Reich, dont la première étape sera l'*Anschluss*, l'annexion de l'Autriche, en mars 1938. Pour Joseph Roth, si la Première Guerre mondiale, qui signe la fin de l'empire austro-hongrois, est une catastrophe, l'annexion de l'Autriche par les nazis en constitue une seconde, qui achève la destruction de son pays.

La Crypte des capucins («Points Grand romans», 2010) paraît cette année-là, en 1938, et constitue en quelque sorte la suite de *La marche de Radetzky*: le narrateur, François Ferdinand, est un parent des Trotta de *La marche de Radetzky*. À la marche militaire succède la marche funèbre, comme le titre le suggère: la Crypte des capucins accueille les tombeaux des empereurs d'Autriche. Et ces deux romans sont aussi différents que le sont ces deux types de marches: *La Crypte des capucins* ressemble fort à un examen de conscience, où la mort est partout présente. Et si *La marche de*

Radetzky décrivait un ordre en train de se défaire, *La Crypte des capucins* est le portrait d'un ordre déjà défait. Cousin de Charles-Joseph, qu'il ne connaît pas, François Ferdinand est lui aussi militaire durant la Première Guerre mondiale.

Au père du narrateur, mort six mois avant l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand — donc au début de 1914 —, Joseph Roth attribue des idées proches des siennes: «*Il voulait réformer l'empire et sauver les Habsbourg. Parce qu'il comprenait trop bien la signification de la monarchie autrichienne, il se rendit suspect et fut obligé de prendre la fuite. [...] Il rêvait d'un royaume slave sous la domination des Habsbourg, caressant le projet d'une monarchie des Autrichiens hongrois et slaves.*» On retrouve également un comte Choknicki dans ce roman, ressemblant fort à celui de *La marche de Radetzky*, et auquel Roth attribue également sa propre compréhension de la déliquescence de l'empire, dont l'une des principales causes est que ce sont les peuples et régions périphériques qui sont la quintessence de l'Autriche, et plus son centre: «*[...] ce sont les Slovènes, les Galiciens et les Ruthènes de Pologne, les Juifs à castan*

de Boryslaw, les maquignons de la Bacska, les musulmans de Sarajevo, les marchands de marrons de Mostar qui chantent l'hymne de l'empereur. Mais les étudiants de Brno et d'Eger, les dentistes, pharmaciens, garçons coiffeurs, artistes photographes de Linz, Graz, Knittelfeld, les goitreux de nos vallées alpines, eux, chantent tous Wald am Rhein. Messieurs, l'Autriche crèvera de cette fidélité de Nibelungen teutons. La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à la périphérie.» Et la scène finale du livre est tout un symbole: Trotta veut se rendre à la Crypte des



UN TOMBEAU DANS LA CRYPTÉ DES CAPUCINS

capucins, pour y voir le cercueil de l'empereur François-Joseph. Mais la Crypte est fermée, et le roman se termine par ces mots: «Où aller? Où aller? Moi, un Trotta?»

Dès ses premiers romans, notamment *Hôtel Savoy* (1924, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 1983), ou *La rébellion* (1925, «Points», 1991), c'est l'image d'un monde en perdition qu'il donne à lire. *Job, roman d'un homme simple* (1930, «Points Grand romans», 2013) constitue une rupture et un tournant décisif dans son œuvre: il renonce à l'ironie, il veut dorénavant émouvoir. Et c'est d'un autre monde en train de disparaître

dont il s'agit ici : celui des *Ostjuden*, ces juifs de l'Est qu'il connaît sans avoir appartenu à leur communauté, et dont il sait l'existence menacée par leur exode vers les grandes métropoles d'Europe occidentale (Vienne, Paris, Berlin), par l'émigration économique vers les États-Unis, ou par le départ vers *Eretz Israël*, après la déclaration Balfour

de 1917 et la création d'un «foyer national juif» en Palestine. Mais Roth ne veut pas être autre chose qu'un traducteur de ce monde: «*Dans mes romans, je traduis les juifs pour mes lecteurs*». Car c'est dans la langue littéraire

allemande qu'il écrit et qu'il traduit, au sens propre du terme, les mots qui, dans la culture des juifs d'Europe centrale et orientale, sont en yiddish ou en hébreu: il ne parle pas de *Shtetl* (la bourgade juive), mais de *Städtchen* («petite ville»), la Fête de la Pessah devient *Ostern* («La Pâque»). Car son but n'est pas de constituer un musée de cette culture juive, d'en faire un folklore, mais plutôt de la faire partager à ses lecteurs allemands et autrichiens. Claudio Magris[1] a consacré un essai magistral à la douleur vécue par Roth de cette double perte, de l'empire et du *shtetl natal*: *Loin d'où? Joseph Roth et*

la tradition juive orientale (1971, Le Seuil, 2009).

Parmi les «curiosités», les Éditions de L'Herne ont publié en 2016 dans la collection «Carnets», un petit livre intitulé *Fraises*, suivi de deux fragments, qui est l'ébauche du «grand projet» de Roth. Ce roman de l'enfance restera à un stade très inachevé, mais Roth en utilisera la matière dans *Les fausses mesures* (1937, Éditions Sillage, 2010). Plus récemment (octobre 2017), les Éditions Héros-Limite[2] ont publié un recueil de courts textes, pour la plupart inédits, sous le titre *Poème des livres disparus & autres textes*. Les dix-huit textes retenus par les traducteurs (Jean-Pierre Boyer et Silke Hass) ont tous un caractère autobiographique: souvenirs d'enfance, d'adolescence, de guerre,... dans la nostalgie du pays perdu, qui est la marque de fabrique de Joseph Roth.

Deux écrivains autrichiens qui furent ses contemporains ont quelque peu occulté le talent et l'œuvre de Joseph Roth: d'abord et surtout Robert Musil (1880-1942), dont *L'homme sans qualités* («Points», deux volumes, 2011), cet énorme roman en deux volumes (1930 et 1933), mais inachevé, raconte lui aussi la fin de l'empire austro-hongrois; ensuite Hermann

Broch (1886-1951) qui, dans *Les somnambules* (1931-1932, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 2001) — encore un chef-d'œuvre ! —, décrit le processus de dégradation des valeurs que constitue l'histoire des temps modernes.

Joseph Roth fut la conscience de son temps, et sa littérature vaut aussi par la compassion et l'ironie distante toutes flaubertiennes qu'il manifesta envers ses héros. Il fut aussi un journaliste lucide, dont plusieurs recueils d'articles ont été publiés en français, parmi lesquels *Une heure avant la fin du monde* (Éditions Liana Levi, 2004) dont voici, pour conclure et montrer ce que fut cette lucidité dans un monde en perdition, une courte citation: «*Quel monde que celui où les imaginations les plus hardies de Balzac pâlissent, où les plus grandioses inventions de Shakespeare s'affadissent et où l'on se sent forcé de reconnaître que cette décennie, avec ce qu'elle contient d'intense perversité infernale, aurait de quoi déshonorer des siècles...*»

~~~~~  
NOTES

1. Voir *Le Drone de l'Antipresse* n°2 du 21 janvier 2018.
2. Maison d'édition genevoise dont nous avons salué les mérites dans l'*Antipresse* n° 93 du 10 septembre 2017.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Le nouveau rideau de fer

ILS VEULENT L'OUVERTURE DES FRONTIÈRES. COMME LE SEUL MOYEN D'AVOIR L'OUVERTURE DES FRONTIÈRES SANS POUR AUTANT AVOIR LA GUERRE CIVILE EST LA LIQUIDATION DE LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE, ILS ONT CHOISI DE LIQUIDER LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE.

En nombre de pays d'Europe occidentale, il est devenu aujourd'hui courant de dire qu'une ligne de fracture est en train de se (re-) créer entre l'Est et l'Ouest du continent européen, avec à l'Est des régimes qu'on qualifie volontiers de «démocraties» (terme également appliqué à la Russie de Vladimir Poutine). On parle aussi à leur propos de «démocratie illibérale», ce qui voudrait dire que ces pays sont quand même, on l'admet, des démocraties, mais sans ce qui accompagne ordinairement la démocratie, à savoir les libertés personnelles. Sous-entendu, chez nous, elles sont respectées.

Or chacun voit bien qu'il n'en est rien. Une ligne de fracture est incontestablement en train de se créer entre l'Est et l'Ouest du continent européen, mais il faut plutôt l'interpréter dans l'autre sens. Une chaîne officielle française a dit récemment que les médias hongrois n'avaient rien à envier à ceux de Corée du Nord, que c'était même pire encore<sup>[1]</sup>. Une relecture attentive, éventuellement commentée, de la parabole de la paille et de la poutre révélerait ici peut-être son utilité. Même remarque quand M. Macron en vient à expliquer aux Polonais ce qu'est l'indépendance de la justice. C'est un

peu ici l'hôpital qui se moque de la charité. Voyez encore les lois «anti-terroristes» en France: elles n'ont nulle part leur équivalent à l'Est. Pas plus que les nouvelles lois sur les *fake news* en France et en Allemagne.

Bref, on peut toujours dire, si l'on y tient, que la France est une démocratie libérale. Mais cela implique une redéfinition du sens des mots. Au sens courant de l'expression, la France n'est assurément *pas* une démocratie *libérale*. Est-ce seulement même une démocratie? Quand on voit la façon dont se créent en France les majorités (l'actuel parti majoritaire en France dispose des deux tiers des sièges à l'Assemblée nationale, alors qu'il n'a en réalité recueilli que 28 % des voix aux dernières législatives), la question, à tout le moins, se pose.

D'une manière générale, les mots ne sont jamais que des mots. Ce ne sont évidemment pas les mots qui sont intéressants, mais la réalité derrière les mots. En théorie c'est le peuple qui décide. Mais dans la réalité? Qui détient *en fait* le pouvoir? Comment l'exerce-t-il? Avec modération ou sans modération? Quelle est en particulier la place de la police, respectivement des services spéciaux, dans le fonctionnement

d'ensemble du régime ouest-européen? Et pour en revenir aux libertés personnelles, qu'a-t-on ou non aujourd'hui encore le droit de dire et d'écrire sans s'attirer automatiquement toutes sortes d'ennuis socio-judiciaires, en violation directe et ouverte du droit théorique à la liberté d'expression? [2]

A certains égards, des pays comme la Pologne, la Tchéquie ou la Hongrie méritent davantage aujourd'hui d'être appelés des démocraties que des pays comme la France, l'Allemagne ou l'Espagne, trois pays présentant indubitablement aujourd'hui certains traits les apparentant à des régimes de type policier, autoritaire, voire carrément fasciste (la banalisation de la violence policière en France, par exemple, ou encore le recours à la torture dans les prisons espagnoles contre les prisonniers de l'ETA).

La fracture effectivement grandissante entre les deux parties orientale et occidentale du continent européen reflète aujourd'hui essentiellement des divergences sur la question migratoire. Il y a aujourd'hui deux points de vue sur la question. Les gouvernements ouest-européens, entièrement acquis aux thèses multiculturalistes, sont aujourd'hui sur une ligne pseudo-humanitaire de *non-défense des frontières européennes*. Ils ne veulent tout simplement plus les défendre. La récente affaire de l'Aquarius l'a encore confirmé, sans même parler des déclarations de la nouvelle ministre espagnole de l'Intérieur sur Ceuta et

Melilla. Et donc ces frontières ne sont de facto plus défendues. Comme chacun le sait, les navires de guerre européens croisant en Méditerranée ne sont pas là pour empêcher le franchissement de la frontière mais bien pour le faciliter. Les gouvernements est-européens se situent sur une ligne différente. Eux, au contraire, sont hostiles au multiculturalisme. Ils tiennent au maintien de leur identité culturelle, veulent donc empêcher qu'elle ne se dilue dans un éventuel melting-pot eurafricain. Ils n'ont également aucune sympathie pour le projet islamiste de nouvelle Andalousie (*Eurabia*). Ils entendent donc résister à ce qu'ils considèrent non sans raison comme une invasion caractérisée.

L'antagonisme est donc profond, et comme il est de nature valorielle/existentielle, on voit mal comment il pourrait être surmonté. Relevons par ailleurs que certains pays comme l'Autriche et maintenant (temporairement?) l'Italie ont de facto aujourd'hui rejoint le camp est-européen.

En quoi les dérives policières et autoritaires aujourd'hui constatables en Europe occidentale sont-elles liées à la non-défense des frontières européennes? Les dirigeants ouest-européens ne sont évidemment pas aveugles et stupides au point de croire à leur propre propagande sur le *vivre-ensemble* et la soi-disant coexistence pacifique entre les races et les cultures. Ils savent très bien que leur politique d'ouverture et de démantèlement des

frontières se traduira immanquablement, à terme, par de très vives tensions au sein du corps social, avec à la clé un accroissement substantiel de la violence sociale (notamment envers les femmes), jointe à une insécurité grandissante dans tous les domaines. La menace terroriste s'inscrit également dans ce contexte. Ils en sont complètement conscients. Mais après y avoir réfléchi, ils sont arrivés à la conclusion qu'il leur était tout à fait possible de surmonter ces difficultés en faisant simplement évoluer le régime: concrètement en supprimant les libertés fondamentales et en accroissant les pouvoirs de la police. Ils ont pleinement confiance également dans les possibilités nouvelles offertes par les TIC (technologies de l'information et de la communication).

Dans son dernier livre, Emmanuel Todd écrit à propos des problèmes de l'immigration en Allemagne: «Le vrai risque est celui d'un durcissement interne d'une société allemande au sein de laquelle l'anxiété conduirait à une *gestion policière de la différence des mœurs*» [3].

Les dirigeants allemands jouent de toute évidence cette carte, mais pas seulement les dirigeants allemands: également les dirigeants français, espagnols, etc. Tous sont pour l'ouverture des frontières, l'accueil illi-

mité, la tolérance multiculturelle, etc. Mais tous sont également pour plus de police, de contrôle social, de répression dans tous les domaines, etc. Ce sont les deux facettes de la même politique. Si l'on veut l'ouverture des frontières, forcément aussi il faut plus de police, plus de contrôle social, plus de répression, etc. L'un ne va pas sans l'autre. En tout cas c'est ce qu'ils pensent. Et sans doute ont-ils raison. Qui veut la fin veut les moyens. Ils *veulent* l'ouverture des frontières. Comme le seul moyen d'avoir l'ouverture des frontières sans pour autant avoir la guerre civile est la liquidation de la démocratie libérale, ils ont choisi de liquider la démocratie libérale. Ce n'est pas nécessairement absurde comme calcul. Cyniquement parlant, il se tient. On pourrait aussi dire qu'on ne veut pas de l'ouverture des frontières. Mais eux la veulent (c'est bon pour le marché). Il est donc logique qu'ils décident en même temps de liquider la démocratie libérale.

~~~~~  
NOTES

1. France Info, 8 avril 2017.
2. Cf. «La littérature sous l'œil des nouveaux censeurs», *Le Figaro*, 9-10 juin 2018, pp. 1, 27, 28, 29.
3. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 436-437. C'est moi qui souligne.

Passager clandestin

Xavier Moreau: La Coupe du monde révèle une autre Russie

HOMME D'AFFAIRES ET ANALYSTE FRANÇAIS VIVANT EN RUSSIE, COFONDATEUR DU SITE STRATPOL.COM, XAVIER MOREAU RÉSUME L'ÉVOLUTION DE CE PAYS DEPUIS QU'IL S'Y EST INSTALLÉ, EN 2000.

Il décrit l'image falsifiée qui en a été construite par les médias occidentaux et leur dur retour à la réalité. Tant par les témoignages directs des milliers de fans visitant le pays que par les démentis quotidiens de la réalité du terrain en Ukraine ou en Syrie. Il nous livre également une image saisissante et concrète du déclin de la France vu de Moscou.



- [Ecouter l'entretien réalisé par Slobodan Despot le 22 juin 2018 \(23 minutes sur Soundcloud\).](#)
- *(Lire: Ukraine, pourquoi la France s'est trompée (éd. du Rocher).*



LE FIL TWITTER DE SHAUN WALKER, CORRESPONDANT DU GUARDIAN EN EUROPE DE L'EST, REND COMPTE DES RÉACTIONS STUPÉFAITES DES SUPPORTERS BRITANNIQUES EN RUSSIE. UN CONTRASTE SAISSANT AVEC L'HOSTILITÉ HABITUELLE DE CE JOURNAL.



TURBULENCES

LYCÉES | Un redressement autoritaire... vers le bas!

Révélations ahurissantes — mais pas si inattendues que ça — dans *Le Point* sur les «petits arrangements, bidouillages, argumentaires abscons» entrepris par les inspecteurs et autres mandarins de l'Education nationale française pour gonfler les taux de réussite au bac. On était jadis sanctionné pour laxisme: on se fait aujourd'hui remonter les bretelles pour excès d'exigence.

Ce jour-là, l'inspectrice pédagogique régionale (IPR) a fait le déplacement en personne. C'est exceptionnel ; d'habitude, un professeur est missionné par le rectorat pour encadrer ses collègues. Dans la salle, on n'entend pas une mouche voler. La dizaine de correcteurs écoutent religieusement l'IPR, une femme d'une soixantaine d'années aux cheveux courts et aux traits tirés. D'un ton autoritaire, elle annonce d'emblée la couleur : « Si la moyenne de votre paquet de copies est d'un point en dessous de la moyenne académique, vous relevez tout votre paquet d'un point ! » Simple, clair, net.

Le mot clef de cette dégringolade? La «bienveillance», concept consistant à étalonner le niveau des classes en partant des cancrès et des idiots.

De toute évidence, la France se prépare avec énergie à faire face à la déferlante de matière grise jeune et surentraînée venant de Chine et d'Inde...

Mais encore:

ITALIE | 5 % des migrants sont des vrais réfugiés — et le reste?

FAKE NEWS | En Russie, on «assassine» les chiens... pakistanais!

IDÉES | L'obsolescence du mâle

RUSSIE | Nouveau Soljénitsyne ou petit copieur?

SCIENCE | La musique qui calme (vraiment) les mœurs

SOCIÉTÉ | Totalitarisme, notre avenir

FRANCE | Vive la laïcité... et l'Aïd El Fitr!

LOG.ANTIPRESSE.NET. UNE AGENCE DE RÉFLEXION À NOUS TOUT SEULS.

Pain de méninges

LA PUISSANCE DE LA VÉRITÉ

«Ce qui nous est demandé, c'est un effort de discrimination objective et subjective : rejeter l'erreur sans haïr les hommes. Ce monde dont nous refusons les mensonges et les impostures, implacablement, c'est aussi le nôtre (...). Mais nous avons d'abord et avant tout à faire exister la vérité en nous-mêmes, dans notre intelligence. Le combat que nous menons est contre nos propres ténèbres. Par le simple fait que la lumière se fait dans un esprit, le monde moderne tout entier vacille.»

— Jean Borella, 1989.